

Agota Kristof

L'Analphabète

■
Je lis. C'est comme une maladie. Je lis tout ce qui me tombe sous la main, sous les yeux : journaux, livres d'école, affiches, bouts de papier trouvés dans la rue, recettes de cuisine, livres d'enfant. Tout ce qui est imprimé.

J'ai quatre ans. La guerre vient de commencer.

Nous habitons à cette époque un petit village qui n'a pas de gare, ni l'électricité, ni l'eau courante, ni le téléphone.

Mon père est le seul instituteur du village. Il enseigne à tous les degrés, du premier au sixième. Dans la même salle. L'école n'est séparée de notre maison que par la cour de récréation, et ses fenêtres donnent sur le jardin potager de ma mère. Quand je grimpe à la dernière fenêtre de la grande salle, je vois toute la classe, avec mon père devant, debout, écrivant au tableau noir. La salle de mon père sent la craie, l'encre, le papier, le calme, le silence, la neige, même en été.

La grande cuisine de ma mère sent la bête tuée, la viande bouillie, le lait, la confiture, le pain, le linge mouillé, le pipi du bébé, l'agitation, le bruit, la chaleur de l'été, même en hiver.

Quand le temps ne nous permet pas de jouer dehors, quand le bébé crie plus fort que d'habitude, quand mon frère et moi faisons trop de bruit et trop de dégâts dans la cuisine, notre mère nous envoie chez notre père pour une « punition ».

Nous sortons de la maison. Mon frère s'arrête devant le hangar où on range le bois de chauffage :

– Je préfère rester ici. Je vais couper du petit bois.

– Oui. Mère sera contente.

Je traverse la cour, j'entre dans la grande salle, je m'arrête près de la porte, je baisse les yeux. Mon père dit :

– Approche.

J'approche. Je lui dis dans l'oreille :

– Punie... Ma mère...

– Rien d'autre ?

Il me demande « rien d'autre ? », parce que parfois il y a un billet de ma mère que je dois donner sans rien dire, ou bien il y a un mot à prononcer : « médecin », « urgence », et parfois seulement un chiffre : 38 ou 40. Tout ça à cause du bébé qui a

tout le temps des maladies d'enfance.

Je dis à mon père :

– Non. Rien d'autre.

Il me donne un livre avec des images :

– Va t'asseoir.

Je vais au fond de la classe, là où il y a toujours des places vides derrière les plus grands.

C'est ainsi que, très jeune, sans m'en apercevoir et tout à fait par hasard, j'attrape la maladie inguérissable de la lecture.

Quand nous allons rendre visite aux parents de ma mère, qui habitent dans une ville proche, dans une maison avec de la lumière et de l'eau, mon grand-père me prend par la main, et nous faisons ensemble le tour du voisinage.

Grand-père sort un journal de la grande poche de sa redingote et dit aux voisins :

– Regardez ! Écoutez !

Et à moi :

– Lis.

Et je lis. Couramment, sans faute, aussi vite qu'on me le demande.

Mise à part cette fierté grand-parentale, ma maladie de la lecture m'apportera plutôt des reproches et du mépris :

« Elle ne fait rien. Elle lit tout le temps. »

« Elle ne sait rien faire d'autre. »

« C'est l'occupation la plus inactive qui soit. »

« C'est de la paresse. »

Et, surtout : « Elle lit au lieu de... »

Au lieu de quoi ?

« Il y a tant de choses plus utiles, n'est-ce pas ? »

Encore maintenant, le matin, quand la maison se vide et que tous mes voisins partent au travail, j'ai un peu mauvaise conscience de m'installer à la table de la cuisine pour lire les journaux pendant des heures, au lieu de... de faire le ménage, ou de laver la vaisselle d'hier soir, d'aller faire les courses, de laver et de repasser le linge, de faire de la confiture ou des gâteaux...

Et, surtout, surtout ! Au lieu d'écrire.



Un jour, ma voisine et amie me dit :

– J’ai vu une émission à la télévision sur des femmes ouvrières étrangères. Elles travaillent toute la journée en usine, et elles s’occupent de leur ménage, de leurs enfants, le soir.

Je dis :

– C’est ce que j’ai fait en arrivant en Suisse.

Elle dit :

– En plus, elles ne savent même pas le français.

– Je ne le savais pas, moi non plus.

Mon amie est ennuyée. Elle ne peut pas me raconter l’histoire impressionnante des femmes étrangères vues à la télévision. Elle a si bien oublié mon passé qu’elle ne peut imaginer que j’aie appartenu à cette race de femmes qui ne savent pas la langue du pays, qui travaillent en usine et qui s’occupent de leur famille le soir.

Moi, je m’en souviens. L’usine, les courses, l’enfant, les repas. Et la langue inconnue. À l’usine, il est difficile de se parler. Les machines font trop de bruit. On ne peut parler qu’aux toilettes, en fumant une cigarette en vitesse.

Mes amies ouvrières m’apprennent l’essentiel. Elles disent : « Il fait beau », en me montrant le paysage du Val-de-Ruz. Elles me touchent pour m’apprendre d’autres mots : cheveux, bras, mains, bouche, nez.

Le soir, je rentre avec l’enfant. Ma petite fille me regarde avec des yeux écarquillés quand je lui parle en hongrois.

Une fois, elle s’est mise à pleurer parce que je ne comprends pas, une autre fois, parce qu’elle ne me comprend pas.

Cinq ans après être arrivée en Suisse, je parle le français, mais je ne le lis pas. Je suis redevenue une analphabète. Moi, qui savais lire à l’âge de quatre ans.

Je connais les mots. Quand je les lis, je ne les reconnais pas. Les lettres ne correspondent à rien. Le hongrois est une langue phonétique, le français, c’est tout le contraire.

Je ne sais pas comment j’ai pu vivre sans lecture pendant cinq ans. Il y avait, une fois par mois, la *Gazette littéraire hongroise* qui publiait mes poèmes à l’époque ; il y avait aussi les livres hongrois, des livres le plus souvent déjà lus, que nous recevions par correspondance de la Bibliothèque de Genève, mais qu’importe, il vaut mieux relire que de ne pas lire du tout. Et, heureusement, il y avait l’écriture.

Mon enfant va bientôt avoir six ans, elle va commencer l’école. Moi aussi, je commence, je recommence l’école. À l’âge de

vingt-six ans, je m’inscris aux cours d’été de l’Université de Neuchâtel, pour apprendre à lire. Ce sont des cours de français à l’intention d’étudiants étrangers. Il y a là des Anglais, des Américains, des Allemands, des Japonais, des Suisses allemands. L’examen d’entrée est un examen écrit. Je suis nulle, je me retrouve avec des débutants.

Après quelques leçons, le professeur me dit :

– Vous parlez très bien le français. Pourquoi êtes-vous dans un cours de débutants ?

Je lui dis :

– Je ne sais ni lire ni écrire. Je suis une analphabète.

Il rit :

– On verra tout cela.

Deux ans après, j’obtiens mon Certificat d’Études françaises avec mention honorable.

Je sais lire, je sais de nouveau lire. Je peux lire Victor Hugo, Rousseau, Voltaire, Sartre, Camus, Michaux, Francis Ponge, Sade, tout ce que je veux lire en français, et aussi les auteurs non français, mais traduits, Faulkner, Steinbeck, Hemingway. C’est plein de livres, de livres compréhensibles, enfin, pour moi aussi. J’aurai encore deux enfants. Avec eux, j’exercerai la lecture, l’orthographe, les conjugaisons.

Quand ils me demanderont la signification d’un mot, ou son orthographe, je ne dirai jamais :

– Je ne sais pas.

Je dirai :

– Je vais voir.

Et je vais voir dans le dictionnaire, inlassablement, je vais voir.

Je deviens une passionnée du dictionnaire.

Je sais que je n’écrirai jamais le français comme l’écrivent les écrivains français de naissance, mais je l’écrirai comme je le peux, du mieux que je le peux.

Cette langue, je ne l’ai pas choisie. Elle m’a été imposée par le sort, par le hasard, par les circonstances.

Écrire en français, j’y suis obligée. C’est un défi.

Le défi d’une analphabète.

L’Analphabète, Agota Kristof, 2004, pp. 5–8 et 51–55, éditions Zoé, Genève. Texte publié avec l’accord des éditions Zoé.

Œuvres de Agota Kristof

Le grand Cahier. Paris: Editions du Seuil 1986.

La preuve, Paris Editions du Seuil 1988.

Le troisième mensonge. Paris: Editions du Seuil 1991.

L’épidémie. / Un rat qui passe. Cairen: Amiot-Lenganey 1993.

Hier. Paris: Editions du Seuil 1995.

L’heure grise et autres pièces de théâtre. Paris: Editions du Seuil 1998.

L’Analphabète. Genève: Editions Zoé 2004.

C’est égal. Paris: Editions du Seuil 2005.

Agota Kristof est née en 1935 en Hongrie, à Csikvand. Elle arrive en Suisse en 1956, où elle travaille en usine. Puis elle apprend le français et écrit pour le théâtre. En 1987, elle devient célèbre avec son premier roman «Le Grand Cahier» qui reçoit le prix du «Livre européen». L’Analphabète est son premier récit autobiographique.